

L'AMIDU PEUPLE

DE L'ORDRE ET DES LOIS.

VOL. III.

MONTREAL, MERCREDI, 26 NOVEMBRE, 1834.

N^o 37

POÉSIE.

LE NUAGE.

Amis, vous le savez, quand le Nuage sombre
A pris son vol hardi sous le souffle de Dieu,
Il voit les monts, les bois qu'il couvre de son ombre,
Les déserts, les cités et les peuples sans nombre,
Et leur fait, en passant, un éternel adieu.

Il va toujours, suivant sa course vagabonde,
Sous la main du Seigneur courbant son large front
Comme un cheval sans frein, ignorant à quel
S'arrêteront ses pas insensés, à quelle onde
De son flanc déchiré les flots se mêleront.

Comme le Juif proscrit de la Sainte Ecriture,
Il voudrait s'arrêter dans quelques beaux vallons,
S'endormir au-dessus d'une grande verdure,
Se mirer un instant au fond d'une onde pure ;
Mais la voix du Très Haut le pousse et dit : *Moult* !

Le Nuage de Dieu représente la vie :
L'on voudrait un instant à l'ombre s'arrêter ;
Mais la route ici-bas doit être poursuivie
Et la main du destin vient nous pister.

L'on voudrait s'endormir sur la rive fleurie,
De l'arbre du repos détacher le bonheur,
Respirer le parfum de quelque fleur chérie ;
Mais il faut se lever à la voix du Seigneur.

Il faut toujours marcher dans la sombre vallée,
Aux buissons du sentier se déchirant la main,
Sans se désaltérer à la source isolée,
S'asseoir à l'épave au revers du chemin.

MELANGES.

PHYSIOLOGIE DU MENDIANT.

M. Ouvrard, enfermé à Sainte-Pélagie pour une dette de 3,000,000, qui, aux termes de la loi, devait se trouver éteinte à l'expiration de la cinquième année, disait : Que l'on me donne un moyen de gagner ces 3,000,000 en un moindre espace de temps, et je sors demain. C'était un excellent argument contre l'emprisonnement pour dettes. La peine infligée par la loi à M. Ouvrard se trouvait être pour lui la meilleure spéculation qu'il pût faire.

Cet argument, légèrement modifié, peut résoudre le problème des difficultés extrêmes que l'on a, de tout temps, trouvées à l'extinction de la mendicité. — Le parole des mendiants de profession. — Le mendiant de profession dira : Donnez-moi un métier qui me rapporte autant avec aussi peu de peine, et je le ferai.

Il n'y a pas, en effet, un mendiant de profession qui ne gagne par jour trois ou quatre fois ce que peut gagner le meilleur ouvrier ; et le mendiant est d'autant plus riche, qu'il s'est placé naturellement en dehors de certaines dépenses de convention que doit faire l'ouvrier. L'ouvrier s'habille convenablement et a un petit logis proprement meublé, soigné ; le mendiant se loge pour un sou par nuit il brave le préjugé du linge blanc et ne s'habille que pour ne pas avoir, à ce sujet, de différends avec la police. Il n'a qu'un semblant de culotte, une apparence de souliers, un simulacre de veste : il a donc pour boire, manger et élever honorablement sa famille, quatre ou cinq fois autant d'argent que l'ouvrier, quatre ou cinq fois moins de besoins, de sorte qu'il est huit ou dix fois plus riche. Ceux-là surtout sont riches et bénis du ciel, qui sont assez heureux pour posséder un talent ou une infirmité.

Joueur de violon ou boiteux ; sauteur ou aveugle ; chanteur ou manchot ; jongleur ou cul-de-jatte ; avaloir de sabre ou poitrinaire ; joueur de harpe, de clarinette, de guitare ou épileptique. *Gaudant bene nati!* Sans parler de ceux qui réunissent, sans honte du cumul, les talons aux infirmités, qui profitent de ce qu'ils n'ont pas de bras pour écrire avec le ventre, etc. L'homme qui n'a ni bras ni jambes seulement une sorte de tête et un ventre, et joue de l'orgue de Barbarie avec un moignon, est plus riche que vous ni moi ne le serons jamais.

Il vient dans ma cour, plusieurs fois, par jour des chanteurs et des joueurs d'instruments ; chacun de ces mendiants emporte une dizaine de sous, pour un quart-d'heure qu'il exerce ses talents. S'ils travaillent six heures par jour, c'est douze francs que leur vaut chaque journée ; cela fait plus de 4,000 francs par an. Il y a prodigieusement de familles d'employés qui vivent avec 1,800 francs.

Il n'y a pas de si petite table d'où il ne tombe des miettes, pas de si pauvre homme qui n'ait ses parasites. Il n'y a

des gens qui vivent de aumônes des mendiants, et qui vivent fort convenablement de ce métier. Quand un aveugle n'a pas de chien il se fait conduire par une femme à laquelle il donne vingt sous par jour et la nourrit ; cela vaut 60 francs par mois : bien des soldats retraités vivent avec moins. Moi-même, quand je quittai à dix-sept ans la maison paternelle, je vécus pendant quelque temps avec deux camarades, moyennant 60 francs que je gagnais en enseignant le latin que je savais et le grec que je ne savais pas. Il faut dire que c'était une vie agréable et difficile, que nous allions nous-mêmes chercher de l'eau à la fontaine, prenant notre rang parmi les porteurs d'eau, et que si notre joyeuse insouciance nous eût permis de faire un relevé exact, le nombre des jours se serait trouvé supérieur à celui des dîners.

Le mendiant vit d'une perpétuelle souscription nationale, semblable à celles que l'on fait quelquefois pour élever de magnifiques tombeaux de marbre aux grands hommes ou réputés tels, que l'on a laissés mourir de faim. Au milieu de cette agitation continuelle, de tout mouvement que chacun se donne pour gagner sa vie, vie de luttés, d'incertitudes, d'anxiétés, lui seul ne fait rien, et reste tranquille au coin de sa borne, au soleil, tous ces gens qui restent sont ses esclaves et ses tributaires ; ils travaillent pour lui et lui paient un dîme.

Un mendiant, en faisant des tours de force et d'équilibre, laisse tomber son enfant et lui casse une jambe ; il le tamassa et l'embrassa de joie. — Maintenant, dit-il, je n'ai plus aucune inquiétude pour ton avenir ; tu as un bon métier dans les mains : que Dieu te soit en aide, et avec une jambe de moins, tu es sûr de faire ton chemin.

Quoique, en ce temps de liberté, où l'on voudrait inviter de nouveau jougs pour avoir le plaisir de les briser, on ait mauvaise grâce à demander des entraves pour aucun genre d'industrie, nous voudrions que l'on fût obligé à vivre heureux et riche, dans un asile consacré aux pauvres, certains troncs difformes, certains lépreux, certains lambeaux d'hommes qui semblent corrompre l'air et salir le soleil.

Sur le boulevard, non loin du passage des Variétés, je rencontrai un soir, vers onze heures et demie, une femme d'une trentaine d'années, enveloppée d'un grand mauvais châle brun.

— Monsieur, me dit-elle en tendant la main, quelque chose pour mon pauvre petit enfant auquel je ne puis plus donner le sein, faute de nourriture. Cette femme avait dans la voix quelque chose de si malheureux, que je m'empressai de lui donner quelques secours. Il y a de cela trois ans.

Avant hier j'ai encore rencontré la même femme qui, toujours enveloppée de son grand châle brun, un peu plus mauvais que la première fois que je la vis, s'avança vers moi et me dit :

— Monsieur, quelque chose pour mon pauvre petit enfant, auquel je ne puis plus donner le sein, faute de nourriture.

— Comment! dis-je dans un accès de naïf étonnement, il tette encore. La femme me quitta en murmurant.

Il y a quelques mois, pendant l'hiver, je crois que la police y a mis ordre depuis, on vit, attaché au pied d'un arbre, sur les boulevards, un petit enfant demi nu, tout bleu de froid et pleurant. Cet enfant à coup sûr n'avait pas deux ans ; à côté de lui était une sébile dans laquelle les passants jetaient leur offrande. Il paraît que la speculation était bonne, car deux jours après, on rencontrait à chaque instant des enfants à moitié nus, attachés au pied des arbres.

Le spéculateur se tenait à l'écart, se contentant d'inspecter ; ou si ses moyens lui permettaient d'avoir plusieurs enfants attachés à différents arbres, il se promenait de l'un à l'autre pour veiller à ses intérêts.

On a souvent dit en parlant du labourer auquel ses enfants tiennent lieu de garçons de charrie, de faneurs, de moissonneurs, de vendangeurs, les enfants sont la fortune du pauvre. Cela s'appliquerait plutôt encore au pauvre mendiant qu'au pauvre labourer ; les pauvres font des enfants, comme d'autres font de la toile : c'est une simple spéculation. Si une femme de mendiant accouchait d'un monstre, on lui dirait : Le fruit de vos entrailles est béni. Ceux qui n'en peuvent faire ont une ressource, ils en louent ; c'est un trafic très connu et très bien établi. Les enfants se louent plus cher à proportion

qu'ils sont plus pâles et plus chétifs, qu'ils paraissent plus malheureux et plus souffrants ; on les paie de dix sous à trois francs par jour ; pour qu'un enfant rapporte trois francs par jour, il faut qu'il soit presque mort. On fait une remise à ceux qui louent des familles entières, et on donne le treizième par-dessus le marché. Tout cela est horrible.

ALPHONSE KARR.

PROMENADE SUR LE RHIN.

L'écho du Lurley.

Parti de Mayence, je me rendais à St Goar. J'avais visité le Rhingau avec ses belles montagnes bleues, sa riche ceinture de vignes, et les flots d'argent qui serpentent à ses pieds. J'avais vu Schierstern, le verger du duché de Nassau ; Walluf, où les anciens Francs creusèrent des fossés, élevèrent des remparts que le temps a nivelés, et dont la trace s'est perdue sous les lignes capricieuses des jardins de plaisance. Après avoir salué Elfeld aux tours gothiques qui s'élancent légères vers le ciel, et dont les grandes ombres se prolongent le soir sur les toits des pauvres cabanes de pêcheurs, bâties aux bords du rivage, j'allai voir Kidrick, en ruines depuis six siècles ; Raenthal, le meilleur vignoble du Rhingau ; Raenthal, solitude chère aux moines du temps passé ; car d'abord ils y contruisirent un ermitage, puis un couvent, puis un bourg ; et lorsqu'une population, attirée par la prière, se fut placée sous la protection de pieux cénobites, ceux-ci étendirent leurs bras, longtemps croisés par l'humilité, et de la main qui ne devait s'ouvrir que pour donner et bénir ils imposèrent la servitude et marquèrent la limite de leur droit seigneurial.

J'avais traversé Wenzel, le cellier des Romains ; le Johannisberg, qu'on pourrait nommer la cave du prince de Metternich, et sur laquelle François II d'Autriche leva une dime pour sa table impériale. A Gessenheim, je m'arrêtai devant le tombeau de Pélecteur Jean Philippe de Schoenborn, qui fut le protecteur, l'élève et l'ami de Leibnitz. Il aurait une longue route à parcourir en France, le voyageur dont les stations ne seraient marquées que devant la sépulture des princes qui ont aimé les sciences ; en Allemagne, il lui faudrait faire une pause auprès de presque toutes les tombes royales.

Je ne fis que passer à Rudesheim, et cependant j'eus le temps d'entendre prononcer le nom du vieil archevêque Seigfried, qui vivait il n'y a pas moins de huit siècles. On conserve dans le pays un grand respect pour sa mémoire ; ce fut lui qui le premier permit à ses vassaux de cultiver la vigne, on lui tient compte de sa tolérance comme d'un miracle, et l'on ne parle de l'archevêque du onzième siècle qu'avec amour. Son nom est mêlé à tous les refrains des vendangeurs : c'est comme un écho du premier cri de reconnaissance, qui s'est prolongé d'âge en âge jusqu'à la génération nouvelle. A Rudesheim, je descendis vers le rivage, et pris l'une de ces mille nacelles voyageurs qui se croisent sur le Rhin avec les longues samourees à deux mâts d'Amsterdam, les lourds traubers de la Sarra, les nachens à rames du Necker, et les yachts légers qui portent d'une ville à l'autre les grands seigneurs riverains et leurs riches équipages.

L'embarcation se composait déjà de deux officiers de la police autrichienne, de la femme d'un pêcheur, de son jeune enfant et d'un voyageur étranger, quand le batelier poussa l'arrière de sa nacelle vers la grève pour me recevoir à son bord. Je ne fus pas mécontent de cette rencontre ; on parlait de dévastations et de brigandages aux alentours ; un piéton solitaire pouvait avoir quelques craintes, les mendiants cessèrent aussitôt. Les deux officiers jouaient au tarot sur leurs genoux ; l'enfant, que sa mère retenait par sa robe, se penchait sur le flanc de la barque pour saisir au passage les herbes marines qui descendaient avec le courant vers le nord ; quant au voyageur étranger, enveloppé dans un grand manteau brun, et à demi couché sur le banc, il fumait sa cigarette espagnole, tout en regardant le tableau, toujours varié et toujours admirable, qui se déroulait devant nos yeux à mesure que la barque traçait son sillage.

— Ne chantez-vous plus, père Seltera, depuis que vous êtes maître de barque ? dit la femme du pêcheur au batelier. Quand vous travaillez pour le compte du

patron, ajouta-t-elle, on vous entendait toujours des deux rives ; mais à présent, vous êtes muet comme le poisson que nous pêchons à Engelhol.

Pour tout réponse, le père Seltera se mit à entonner, de sa voix tremblante, une vieille complainte, itinéraire chantant des bateliers du Rhingau.

Le vieux batelier allait commencer le dixième couplet de son interminable complainte, quand il fut pris à la gorge par une toux violente.

— Assez, assez, lui dirent tous les passagers.

Il se tut, et quand l'accès fut passé, il continua à ramer en silence. Les officiers de police ne jouaient plus, ils parlaient entre eux. L'homme au manteau brun écoutait en souriant leur conversation.

— Pard n, monsieur, dis-je à l'un des officiers qui venait de prononcer le nom de Volfrag, n'est-ce pas du fameux bandit que vous vous entretenez en ce moment ?

— Oui, me répondit-il, nous sommes envoyés tout exprès de Mayence pour le prendre ; car on prétend qu'il rôde dans ces environs ; nous n'en saurions douter, puisque hier nous avons entendu un son de cor qui nous est bien connu ; car, vous le savez sans doute, c'est en donnant du cor qu'il rassemble sa troupe et qu'il la prévient que les poursuites de la justice ont été infructueuses. Malgré toute notre activité, il ne nous a pas été possible de mettre la main sur lui ; mais, s'il est adroit, nous ne sommes pas faciles à tromper ; que nous nous trouvions une bonne fois en présence, et il ne nous échappera pas.

Mon cigarettier vient de s'éteindre, dit le passager jusqu'alors silencieux ; si monsieur l'officier veut me le permettre, je le rallumerai à sa pipe ?

— Volontiers, répondit le chercheur de bandits.

L'étranger se plaça vis-à-vis de l'officier qui venait de répondre si obligeamment, et, tous les deux, ils aspirèrent pendant quelques secondes la fumée du tabac, qu'ils se renvoyèrent enfin tout d'une bouffée.

— Merci, dit l'étranger.

— Ça n'en vaut pas la peine, répliqua l'officier.

Nous étions arrivés devant le fameux clocher d'ardoises du Lurley, dont la pointe s'avance comme un bras de géant sur le fleuve.

— Arrêtons-nous ici, batelier, dit la femme du pêcheur en montrant l'autre bord, car voici ma route.

— C'est aussi la mienne, ajouta l'étranger.

La mère, le jeune enfant et l'homme au manteau brun disparurent bientôt à nos yeux.

— C'est grand dommage pour vous, me dit le batelier quand il se fut remis en route, qu'il n'y ait pas aujourd'hui quelque chasseur vis-à-vis du Lurley ; vous pourriez entendre d'ici l'écho du rocher qui répète jusqu'à quinze fois le coup du fusil que l'on tire de l'autre côté du rivage.

A peine il achevait de parler, qu'un son de cor, parti de la rive gauche, traversa l'air, alla réveiller l'écho et repoussa quinze fois dans les rochers. Les deux officiers pâlirent.

— Maladroît ! dit l'un deux, c'est lui qui finit si près de nous, et il nous échappe encore !

— Ou donc ? demandai-je en frémissant.

— Parbleu ! celui qui a rallumé son cigarettier à ma pipe et qui m'a regardé face à face sans s'émouvoir : c'était Volfrag le bandit !

Et comme l'officier prononça ce mot avec force et colère, l'écho répéta quinze fois le bandit !

MICHEL MASSON (Impartial).

UN DUEL EN BONNE COMPAGNIE.

Il y a peu de jours, un homme inconnu se présenta chez un de nos docteurs en chirurgie les plus accrédités ; il lui demanda s'il est en état de faire toute espèce d'opération. Sur sa réponse affirmative, il le pria de lui dire s'il peut disposer d'une journée entière. Nouvelle affirmation de la part du praticien, qui pourtant hasarda quelques questions sur ce que l'on attendait, mais il ne reçut que des réponses évasives ; il apprend seulement de l'inconnu, que le lendemain de grand matin, une voiture viendra le prendre pour le conduire à quelques lieues de là, où l'on compte sur ses services.

Le jour fixé, à l'heure convenue, la voiture paraît. Elle renferme l'inconnu de la veille et un personnage de bonne mine, qui occupe la place principale et auquel on marque les plus grands égards. On presse le docteur de monter et l'on part inconscient. Nos voyageurs s'observent d'abord silencieusement ; puis quelques paroles s'échangent sur des choses indifférentes. — Enfin, le personnage qui semble jouer le premier rôle de cet *imbroglio* s'excuse auprès du docteur du mystère et de la brusquerie de son enlèvement.

— Il faut, lui dit-il, que vous sachiez maintenant où vous allez et de quoi il s'agit.

Je ne vous suis pas peut-être tout-à-fait inconnu : quelques productions littéraires assez favorablement accueillies ont pu faire arriver jusqu'à vous le nom du prince P.M.

Dans l'un des romans, je m'étais servi des moyens de la composition ordinaire pour donner du mouvement et de l'intérêt à l'action dramatique ; j'avais livré mon héros à toutes les épreuves des passions violentes, et aux écarts qui en sont les inévitables suites ; j'avais imaginé un nom au hasard, car il faut bien que, tout fictif qu'il est, le principal acteur d'un drame quelconque en ait un.

Par une des bizarreries qu'on ne saurait prévoir, il s'est trouvé qu'il existait, quelque part vers le nord, un éponyme très considéré, portant exactement le même nom, dans les mains de laquelle mon opuscule est tombé, et qui a pris le rêve de mon imagination pour une outrageante personnalité. J'étais alors à Paris. Les relations diplomatiques ont fait arriver la plainte et les réclamations jusqu'à moi ; j'ai donné tous les éclaircissements, toutes les explications désirables. La susceptibilité qui se croyait offensée ne s'en est pas montrée satisfaite ; dès lors une réparation par les armes a été convenue, et nous nous rendons, à cet effet, à A... ou je verrai mon adversaire probablement pour la seule fois de ma vie.

Chemin faisant, on arrive au relais ; le prince propose de déjeuner ; on y procède fort gaiement et de très bon appétit. Avant de se mettre en route, le prince veut essayer sa poudre ; il décharge successivement ses pistolets ; et met très adroitement la balle du second dans l'enfoncement qu'avait creusé celle du premier sur le tronç d'un arbre éloigné de quinze pas. — Qu'en pensez-vous ? dit-il en se tournant vers le docteur. — Mais, dit celui-ci, je pense qu'il faut que votre partenaire soit fort habile si la partie doit offrir égalité de chances.

On continue le voyage. On arrive enfin au lieu du rendez-vous. L'adversaire ne s'y est pas fait attendre. C'est un homme d'un noble maintien, d'un extérieur grave, mais prévenant. Toutes les conditions de la rencontre ont été d'avance prévues et réglées ; les combattants sont tenus à distance ; ils ne peuvent s'approcher que pour échanger les coups. Pas une parole, pas un geste n'établit la moindre communication entre eux. Au signal donné, ils marchèrent l'un vers l'autre. — A l'intervalle marqué, les deux coups partent presque en même temps. L'un des champions est atteint à la gorge ; c'est l'adversaire du prince. On s'empressa de lui donner les soins que sa blessure réclamait ; elle fut heureusement légère et ne présente aucun caractère dangereux.

Une déclaration d'avance arrêtée et exprimant le témoignage d'une satisfaction réciproque, est sur le champ échangée, et l'on se sépare avec le froid et silencieux cérémonial qui avait accompagné la rencontre ; et les nobles ferrailleurs, qui ont fait chacun plus de cent lieues pour se conformer scrupuleusement au caprice ridicule, à l'extravagante mode du temps que l'on nomme point d'honneur, s'en retournent chacun de son côté, l'un à Paris l'autre à Berlin, assez contents sans doute, de se retrouver entiers après ce petit essai de destruction.

Le lendemain, un journal donnait le mot de l'énigme par l'annonce suivante : « On remarquait hier au spectacle, dans la loge de M. Cokerill, le prince Puckler Miskan, dont les écrits spirituels sur l'Angleterre et l'Allemagne ont obtenu beaucoup de succès dans le monde littéraire. »

PHYSIOLOGIE DU JOURNALISTE.

Un journaliste est un homme qu'on recherche, qu'on flatte, qu'on déteste, qu'on exploite, qu'on craint, qu'on montre au doigt, qu'on suit, qu'on espionne, qu'on

arrête, qu'on juge, qu'on vole, qu'on emprisonne et qu'on oublie. Un journaliste est un homme qui n'a pas une minute à lui, qui, le jour, médite et rumine, s'impatiente et rédige, et qui le soir, rit et parle, critique et dort dans son loge au spectacle.

Son cabinet est un sanctuaire ou plutôt une petite place forte à plusieurs circulations. Il est toujours situé à l'extrémité d'une aile de bâtiment, et flanqué d'une multitude de salles qu'il faut prendre d'assaut, ou bien souvent par ruse.

Un journaliste a des scandales au pied, une chancelière aux scandales, une calotte de velour imprimé à la tête, sur sa table un immense encrier, beaucoup de plumes taillées d'avance, beaucoup de papiers blancs tout coupés par feuilles, beaucoup de brochures et de Gazettes, et beaucoup de résolution à ne lire ni les brochures ni les Gazettes. Les brochures et les journaux, voilà la bibliothèque du journaliste ; les journaux sont écrites par trimestre, et les brochures son empilées sur des rayons suivant leur couleur et leur format.

Pour être journaliste consciencieux, il faut n'avoir que sa tête, son cœur et son bras.

Voyez-vous celui-là qui écrit sur son genou, celui-ci sur le cul de son chapeau, cet autre sur l'épaule de son voisin ? Ce sont les journalistes sténographes...

Voyez-vous celui-ci qui écrit d'une main, tient un ciseau de l'autre, et a des pains à cacheter plein la bouche ? C'est le journaliste rédacteur des faits de Paris.

Voyez-vous cet autre qui a la tête appuyée sur sa main gauche, qui a les yeux fermés, qui écrit serré, à nombreuses ratures et peu à la fois ? C'est le journaliste rédacteur des articles de fond.

Et celui-ci, le voyez-vous ? Il a devant lui les cartes géographiques bariolées, et d'immenses journaux anglais imprimés jusque sur tous les bords... C'est l'équibriste européen, c'est le diplomate universel, la terreur des protocoles, le Mephistophélès des conférences secrètes, la bête noire des ambassadeurs, des envoyés extraordinaires, des consuls, des agents consulaires et des chargés d'affaires... C'est le journaliste rédacteur des articles étrangers sous la rubrique Vienne, Berlin, Londres, Stuttgart, Saint-Petersbourg, Constantinople, Smyrne, Paraguay, Pékin, etc. etc.

Et ce petit homme rapé d'habit, crotté jusqu'au ventre, à l'œil vif et noir, qui se gratte la poitrine, qui a du linge sale, qui sue au front ? C'est le nouvelliste du journal... C'est celui qui donne les bulletins scandaleux et criminels à tant par ligne ; c'est le régiate ambulancier de tous les froppes, délits, crimes, monstruosités et catastrophes... Il a deux assassinats dans les basques de son habit-veste, deux suicides dans des poches de son gilet et une trentaine de vols à toutes circonstances dans la coiffe de son chapeau défoncé par le haut. Il sait le nombre des cadavres de la journée, leurs aventures, leur genre de mort, leur degré de putréfaction, leur couleur et leurs habits. Il sait les petites et les grandes enterrements, et le chien fidèle, confectionné des vers pour les épitaphes, de la prose pour le théâtre Bobino et les Petites-Affiches, dîne tous les dimanches chez l'entrepreneur des pompes funèbres, et tient tous les neuf mois sur le font de baptême, l'enfant du gardien de la Morgue.

Cet homme-là est un être encyclopédique, de la tête aux pieds ; il a des oreilles qui écoutent toujours, une langue qui remue toujours, des jambes qui courent toujours, une tête qui jamais n'oublie et la bosse de la curiosité. Chacun de ses membres lui rend un service spécial, périodique et lucratif. Il n'y a pas un pavé de Paris sur lequel il tombe un papier qu'il ne soit là pour le ramasser, pas un coup de poing auquel il n'assiste, pas une émeute qu'il ne suive, pas une voiture à vapeur fermée dont il ne retienne le numéro, pas un café sans abonné qu'il ne visite, pas un ouvrage nouveau qu'il ne demande, pas un dessin de Grandville ou de Forest qu'il ne rapporte.

Il sait les bruits de palais, les bruits d'anti-chambre, les bruits de bureau, les bruits de mansarde, les bruits de concert, les bruits d'estaminet, les bruits de rue. Il sait le temps, les tremblements de terre, les monstres marins, les trompes, les ouragans, les éclipses visibles partout, excepté à Paris ; il sait le mois, le jour de mois, le saint du jour, la nouvelle lune, le signe du doigt, qu'on suit, qu'on espionne, qu'on

voteurs, qu'au contraire il s'est comporté très paisiblement.
Lui n'est pas à la connaissance de nous déposants que le dit John Jones se soit directement ou indirectement aidé de la construction de la cheminée du nommé Demars.

MEDARD CRÉPEAU.
Affirmé pardevant moi ce jour
18 Novembre 1834.
DL. ARNOLDI, J. P.

Nous avons emprunté à l'Echo une partie de l'éloge qui fut fait de M. de St. Ours, nous permettant d'en retrancher certains passages dont la tendance serait de faire croire que M. de St. Ours partageait les doctrines révolutionnaires, et surtout celle d'un conseil électif.

L'honorable Charles Roch de St. Ours naquit à St. Ours, le 17 Mars, dix ans avant la cession du pays aux Anglais, d'une des anciennes familles émigrées en ce pays dès les premiers temps de l'établissement du Canada.

En 1822, il se mit à la tête du mouvement que le projet d'union législative du Haut et du Bas-Canada occasionna par tout le pays. Le 7 d'octobre, jour de l'assemblée, jamais mémorable, tenue à Montréal pour tout le district, il adressa une lettre au président de cette assemblée, qui fut publiée dans tous les journaux et dans laquelle il faisait preuve de patriotisme le plus pur et le plus éclairé.

La nouvelle de la dépeche de sir James Kempt au ministre des colonies, au mois de septembre 1830, souleva encore son indignation et se prononça contre les prières émanées dans cette dépeche avec toute l'empresse d'une honnête conviction. Si depuis son âge trop avancé ne lui permit plus de prendre une part active aux affaires publiques, son cœur ne cessa pas pour cela de battre pour son pays et de former des vœux pour son bien-être.

Ces vœux pour l'avancement de son pays n'étaient pas qu'en paroles, comme le témoignent, assez ce qu'il fit pour l'avancement de l'éducation. Il n'est pas besoin d'en citer d'autres preuves que tous les ans de l'éducation de la Rivière Chamblay, afin d'établir une association dont le but était de maintenir le collège établi à St. Hyacinthe par la générosité du vertueux et patriote Ar. Girouard, curé de cette paroisse, lorsque ce collège était menacé d'éprouver un échec qui aurait pu entraîner sa ruine.

Le 4ème. Que l'éducation publique a toujours été regardée comme un des fondements les plus solides de prospérité des citoyens, par le grand nombre et la suite non interrompue de sujets qu'elle prépare aux divers emplois de la société.

Mr. de St. Ours fut nommé président de cette association et il souscrivit généreusement L.160 pour cet objet, qu'il paya conformément au désir de la société.

En 1790, lord Dorchester ayant établi une nouvelle division de milice sur la Rivière Combley, depuis St. Jean jusqu'à Pointe St. Ignace, sous le commandement de son Honorable H. de Ronville, M. de St. Ours fut nommé lieutenant-colonel et en 1802 colonel-commandant d'une subdivision de la milice. Depuis, en vertu de la loi de milice, passé 1820, M. de St. Ours a été nommé colonel-commandant des trois bataillons établis pour le comté de Richelieu, à la tête duquel il marcha aux frontières en 1814 où il se trouva avec toutes les milices du district de Montréal.

En 1790, lord Dorchester ayant établi une nouvelle division de milice sur la Rivière Combley, depuis St. Jean jusqu'à Pointe St. Ignace, sous le commandement de son Honorable H. de Ronville, M. de St. Ours fut nommé lieutenant-colonel et en 1802 colonel-commandant d'une subdivision de la milice.

En 1790, lord Dorchester ayant établi une nouvelle division de milice sur la Rivière Combley, depuis St. Jean jusqu'à Pointe St. Ignace, sous le commandement de son Honorable H. de Ronville, M. de St. Ours fut nommé lieutenant-colonel et en 1802 colonel-commandant d'une subdivision de la milice.

était au moment de sa mort l'un de membres les plus anciens et les plus distingués par leurs talents et leur indépendance. Mais depuis un grand nombre d'années, il avait cessé d'assister aux séances de ce corps, tant à cause de son grand âge que parce qu'il s'y voyait constamment dans une faible minorité ainsi que la partie libérale de cette chambre.

Tel fut Mr. de St. Ours dans sa vie publique, brave, de principes libéraux, d'un caractère ferme et indépendant et par là son tout ardent de son pays. Un si bon caractère comme homme public n'était pas obscurci par les vices de l'homme privé. Si on le suit dans le secret de sa famille, dans ses relations amicales ou domestiques, on le trouve bon, généreux, courtois, ami du pauvre et soutien de l'opprimé; de même que chrétien ardent, catholique zélé, tout entier aux devoirs que lui imposait l'exemple et les préceptes du Dieu-homme. Ses jours étaient pleins; il avait assez vécu pour la terre. Il était temps pour lui d'aller recueillir le prix de ses vertus dans une vie meilleure.

Il mourut le 11 novembre et ses restes ont été déposés dans l'église de St. Ours le 14, en présence d'un concours extraordinaire, et avec les honneurs dus à son rang.—L'Echo du Pays.

HUMANITÉ DU DR. LUSIGNÉ.
Dimanche soir, un homme nommé Thomas Murphy, quitta la maison de son frère, située près de la résidence du Dr. Lusigné, accompagné de deux de ses nièces âgées de 7 et 10 ans.

Les deux citations suivantes nous paraissent convenir parfaitement à notre état de choses et caractériser une partie de notre population:
« Là où il y a révolte contre les lois de la terre, il n'y a plus respect pour les décrets de l'église; les apôtres de l'insurrection sont presque toujours les enfants du sacrilège; ceux qui renversent le trône n'ont jamais épargné l'autel; et parmi la plupart des missionnaires de destruction qui démolissent les peuples, le cri de vive la liberté! veut dire, à bas l'ordre sacré! — Vicomte d'Anjou.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité. Lisez, informez-vous, écoutez, discutez, et prononcez ensuite. N'approuvez pas les mesures de la cour sans connaissance de cause, et ne vous y opposez pas sans un bon motif.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

AVIS D'UN VIEILLARD A UN JEUNE MEMBRE DU PARLEMENT.
Entrez au parlement comme dans le temple de la liberté, ne déshonorez point ce temple; conservez votre liberté comme la garantie de votre intégrité.

tans au pays, car son exemple forma une multitude de cœurs à la vertu, et éleva des serviteurs fervens au Dieu de paix dont il prêchait la divine morale. L'esprit la raison, la prudence, la fermeté d'âme et la véritable piété furent le partage de chaque jour de son exis. A 84 ans il vit arriver avec résignation le moment qui devait le rapprocher de l'éternelle félicité.

ON A BESOIN, pour le mois de janvier prochain, de TROIS BONNES NOURRICES, pour être employées à la chambre d'assemblées.

A VENDRE.
A des conditions modérées.
TOUT LE FONDS DE CARACTÈRES D'IMPRIMERIE, PRESSES, etc. du DAILY ADVERTISER.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

UN EXCELLENT assortiment de caractères pour l'impression d'ouvrages de ville, tels qu'affiches, catalogues, etc. etc.

Ventes par Encan.

PAR A. & J. CUVILLIER.
RHUM, SUCRE, GENIEVRE, etc.—AU JOURD'HUI, mercredi, le 26 du courant, sera vendu à bord de la berge INDUSTRY:—

PAR ADAM L. MACNIDER.
Rum, Sucre, Mielasse, etc.
SAMEDI prochain, le 29 du courant, aux magasins de MM. FORSYTH, RICHARDSON et Cie:

Salle de Vente Générale.
CESOIR, sera vendu une collection choisie de LIVRES Anglais et Français, instruments de musique, MONTRES en Or et en Argent, bijoux de plusieurs sortes, CANNES à EPÊES, PAPETERIE de goût et une variété d'autres effets.

PAR J. D. HONDLOW & Co.
VENDREDI prochain, le 28 du courant, sera vendu aux magasins des soussignés, un assortiment de dentelles de fil, perles, colliers, boutons, corolles et collets de dentelle, mouchoirs de batiste, mouchoirs de toute sorte, et une quantité d'autres effets.

TATTERSALL
D'AARON
Au marché d'animaux Canadiens, etc.
A côté de l'église Américaine.
Rue St. Jacques.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

PAR JOHN JONES.
BAZAR DE MEUBLES.
GRANDE RUE SAINT-JACQUES.
LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine A MIDI.—Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.



Moulin à Scie et à Farine et manufacture de Lainage, la propriété de la British American Land Company.

LOUER par bail d'une ou de plusieurs années, ensemble ou séparément, les propriétés suivantes, situées à SHELBOROUGH, dans les townships de l'Est, Bas-Canada, savoir: UNE TRÈS GRANDE MANUFACTURE DE LAINAGE, consistant en 4 métiers simples et 2 grand do, 210 rouets, 3 machines simples à carder et un nettoyeur, un moulin à fouler, une machine à raser et une machine à lustrer, une presse et machine complètes nécessaires à teindre et à fixer les étoffes.

UN MOULIN à GRAIN, avec deux jeux de moulans sans machine, bûle, etc. UN MOULIN à SCIE avec scies circulaires et marche à bardeaux. UNE BOUTIQUE DE CHARPENTIER ET DE TOURNEUR, avec scies, tours, et assortiment général d'outils. SEPT MAISONS, très grandes et très bien finies, avec écuries, remises, etc. etc.

LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

Le plus grand et le meilleur Trésor Terrestre pour l'humanité.
LA SAINTE PRÉSERVÉE—OU PERDUE— RESTAURATION.
Pillules reconstituantes d'Hygiène Américaine de SEARS.

MÉDAILLES OFFERTES.

AVIS est par les présentes donné que la société d'HISTOIRE NATURELLE DE MONTRÉAL, a résolu d'offrir QUATRE MÉDAILLES pour les meilleurs essais présentés dans l'année actuelle.

LES MÉDAILLES sont offertes comme il suit: 1ère. Pour le meilleur essai sur la liaison entre les traits d'un pays et le caractère de ses habitants. 2e. Pour le meilleur essai sur le nombre et la grandeur particulière des lacs situés dans le nord des deux continents.

LES CONDITIONS SONT: 1o. Les essais doivent être présentés, le ou avant le 20 février 1835. 2o. L'essai peut être en Français ou en Anglais. 3o. Le nom et la résidence des auteurs doivent être cachés. Pour cela chaque essai devra porter une devise et être accompagné d'un billet cacheté, renfermant le nom de l'auteur et sa résidence et portant la même devise. Ce billet ne sera ouvert qu'au cas où l'essai serait déclaré digne d'un prix, autrement il sera détruit.

AVIS PUBLIC.
LES sous-signés donnent avis qu'ils feront application à la Législature de cette province dans sa prochaine session pour obtenir le privilège de bâtir et maintenir un CHEMIN EN VEA A L'EST de la Cité de Montréal à ligno de province en ou près de la Pointe à Baudet et à la Pointe Fortune respectivement, savoir: passant par les paroisses de Montréal, Lachine, Pointe-Claire et Ste. Anne, traversant de là à l'Est par des ponts, sur la rive opposée et de là traversant les paroisses de Vaudreuil et Rigaud, St. Joseph de Soulanges, St. Ignace, Ste. Polycarpe et Nouvelle-Longueuil.

AVIS PUBLIC.
LES sous-signés donnent avis qu'ils feront application à la Législature de cette province dans sa prochaine session pour obtenir le privilège de bâtir et maintenir un CHEMIN EN VEA A L'EST de la Cité de Montréal à ligno de province en ou près de la Pointe à Baudet et à la Pointe Fortune respectivement, savoir: passant par les paroisses de Montréal, Lachine, Pointe-Claire et Ste. Anne, traversant de là à l'Est par des ponts, sur la rive opposée et de là traversant les paroisses de Vaudreuil et Rigaud, St. Joseph de Soulanges, St. Ignace, Ste. Polycarpe et Nouvelle-Longueuil.

AVIS PUBLIC.
LES sous-signés donnent avis qu'ils feront application à la Législature de cette province dans sa prochaine session pour obtenir le privilège de bâtir et maintenir un CHEMIN EN VEA A L'EST de la Cité de Montréal à ligno de province en ou près de la Pointe à Baudet et à la Pointe Fortune respectivement, savoir: passant par les paroisses de Montréal, Lachine, Pointe-Claire et Ste. Anne, traversant de là à l'Est par des ponts, sur la rive opposée et de là traversant les paroisses de Vaudreuil et Rigaud, St. Joseph de Soulanges, St. Ignace, Ste. Polycarpe et Nouvelle-Longueuil.

RAFFLE.
UN SUPERBE ETIQUA A SIX OCTAVES, dont le soc. est remarquablement bon, presque neuf, la boîte en acceuil poli, ci-devant propriété d'une dame dernièrement décédée, sera RAFFLE, aux magasins de MM. R. MEAD & FILS, vis-à-vis l'Eglise Anglaise, rue Notre-Dame.

HUILE D'OLIVE,
FOUR BRULER DANS LES LAMPES,
D'une qualité Excellente,
S'ADRESSEZ AU
MEDICAL HALL,
RUE NOTRE-DAME.
25 octobre, 1834.

M. P. MURCIANI, d'Albini, a l'honneur d'informer le public de Montréal, qu'à la sollicitation de ses anciens patrons il est revenu à Montréal, où il continuera de donner des leçons de langue FRANÇAISE, et qu'il espère par son assiduité, et son système d'enseignement mériter encore la confiance de ceux qui voudront bien l'employer.

Le Soussigné prend la liberté d'informer le public qu'il a été nommé AGENT de la maison BILLINGS & Co. et qu'il a reçu plusieurs exemplaires des OUVRAGES de SIR WALTER SCOTT, publiés à New-York.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'informer le public qu'il a été nommé AGENT de la maison BILLINGS & Co. et qu'il a reçu plusieurs exemplaires des OUVRAGES de SIR WALTER SCOTT, publiés à New-York.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'informer le public qu'il a été nommé AGENT de la maison BILLINGS & Co. et qu'il a reçu plusieurs exemplaires des OUVRAGES de SIR WALTER SCOTT, publiés à New-York.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'informer le public qu'il a été nommé AGENT de la maison BILLINGS & Co. et qu'il a reçu plusieurs exemplaires des OUVRAGES de SIR WALTER SCOTT, publiés à New-York.

